

MAUREEN DEMIDOFF

# LE CONTRAT



ROMAN



ateliers  
henry dougier

# LE CONTRAT

Maureen Demidoff

**HD**ateliers henry dougier

## 1.

« Quand tu auras vingt ans, nous te marierons. »

Ma mère m'avait prévenue. Ce jour-là, elle passa la tête par la porte entrouverte de ma chambre et annonça : « C'est une affaire réglée. » Puis elle retourna à ses occupations ménagères.

J'avais à peine eu le temps de lever les yeux qu'elle avait déjà disparu. Ma mère n'avait pas pris le ton de voix qu'elle utilisait pour me punir ou me gronder, mais celui qui ne tolérait ni questions ni commentaires. Malgré mon jeune âge, j'avais remarqué qu'elle ne possédait pas une gamme d'expressions très étendue. Pourtant, j'avais détecté dans sa voix une vibration inhabituelle, quelque chose de peu ordinaire. Ma mère semblait désemparée.

Bien plus tard, je compris que ce n'était pas parce que j'allais épouser un homme plus vieux que moi, un homme dont j'ignorais tout, du visage au nom, mais parce que marier sa fille à l'âge de vingt ans n'était pas très glorieux dans notre village où les filles étaient casées leur puberté à peine achevée.

L'homme que mes parents m'avaient choisi venait d'être condamné à treize ans de prison ; il s'était fait prendre pour

une sombre histoire d'extorsion et de corruption. Nous devions donc attendre qu'il purge sa peine pour célébrer notre union.

Mon futur mari avait quarante ans quand il partit menotté entre deux policiers, et en aura cinquante-trois le jour de nos noces, organisées selon l'accord de nos familles. J'en aurai quant à moi tout juste vingt.

Pendant longtemps, je n'ai rien su de la promesse qui liait nos deux familles, et il n'était pas primordial pour mes parents de m'en informer.

« Cela ne te regarde pas », m'aurait rétorqué ma mère sans se soucier de l'absurdité de sa réponse.

Une fois son annonce faite, ma mère referma la porte de ma chambre et retourna dans sa cuisine. Je restai assise au milieu de mes poupées sur mon tapis rose aux fleurs violettes, et repris mon jeu avec mon chaton. À mon âge, cela ne voulait rien dire. Vingt ans... Autant dire une éternité.

\*

Mon futur mari, dont j'ignorais même le prénom, n'était pas réputé pour être un homme honnête. Mais c'était un entrepreneur. Et, pour mon père et ma mère, Algerk et Desa Merco, cela rachetait toutes les escroqueries qu'il avait pu commettre. Mes parents plaçaient le chef d'entreprise au-dessus de tous les hommes dans la catégorie des puissants, au sommet de la hiérarchie de ceux qui peuplent notre pauvre village.

Je viens des montagnes, du territoire de Valbona et, sur nos sommets, l'honnêteté et l'intégrité n'ont jamais été des vertus

très en vogue. Dans nos montagnes, être entrepreneur signifie être riche et respecté, et il importe peu que l'activité en question soit conforme à la morale et aux lois de la probité.

Pour mes parents qui n'ont jamais regardé au-delà des apparences, être entrepreneur est synonyme de pouvoir et d'autorité. Être entrepreneur va évidemment de pair avec une certaine richesse, ce qui sous-entend avoir des hommes à soi et, selon ma mère, au moins une femme de ménage et sans doute une machine à laver le linge, ce qui représente le summum du luxe pour elle qui s'use les mains quotidiennement dans l'eau bouillante et savonneuse des bassines.

Au-delà des Merco, tout le village s'entend pour vénérer l'homme d'affaires. Pour tous, il est un homme de pouvoir qui roule dans une grosse voiture noire aux vitres teintées, qui porte des costumes sombres et des chaussures vernies, et qui dégage une aura de mystère.

7

Depuis toujours, au village, il y a ceux qui sont respectés et craints, et ceux qui ne le sont pas. Ainsi, le commerçant – qui est pourtant un homme d'affaires – est bien moins estimé car ses activités sont connues de tous. Il est aussi plus modéré, moins tape-à-l'œil, et donc nettement moins impressionnant. Lui, mon futur mari, dont on ne savait rien en dehors du fait qu'il était un escroc, faisait partie de la première catégorie, celle des hommes respectés et craints.

« L'élite des hommes, le *must* », disait Desa en prononçant le *u* à la française.

Il faut savoir que, chez nous, il n'y a pas de beaux partis. Les hommes gentils ont la virilité douteuse, et les « cérébraux » comme dit dédaigneusement mon père en parlant des intellectuels – c'est-à-dire ceux qui sont allés jusqu'au secondaire,

ce qui n'est pas rien pour notre village – sont suspects. Quant aux jeunes qui ont eu la chance de faire des études en ville, ils ne sont jamais revenus. Restent les crève-la-faim, les éleveurs de moutons, les ouvriers...

Alors tant pis si le futur mari n'était pas irréprochable, tant pis s'il devait aller en prison où il côtoierait des hommes plus malhonnêtes et plus dangereux que lui qui le rendraient encore moins fréquentable. Il n'était pas question de faire la fine bouche.

À cette époque, les Merco avaient beau regarder à des kilomètres à la ronde, il n'y avait pas un seul garçon libre de l'âge de leur fille, ni même à dix ou quinze ans près. L'Entrepreneur représentait donc une chance inespérée.

8 Certes, le mariage se ferait tardivement. Et avec un homme fraîchement sorti de prison, certainement devenu un animal à force d'enfermement. Mais, lorsque ce jour viendrait, le village ne retiendrait que l'essentiel : notre famille s'unissait à un homme riche et puissant.

Au moment de l'accord, qui coïncida avec l'emprisonnement de l'Entrepreneur, la famille de ce dernier promit de faire tourner ses affaires, et jura à mes parents, la main sur le cœur, qu'elles ne cesseraient de prospérer.

Algerk, éleveur de moutons reconverti en ouvrier dans la nouvelle usine de ciment qui s'était implantée plus bas dans la vallée, avait l'impression de faire une bonne affaire.

Desa, elle, jubilait.

Enfant, je ne me suis jamais demandé si mes parents m'aimaient. Les enfants ne remettent pas en cause l'amour de leurs parents, et ignorent où se situe la normalité dans la démonstration de leurs sentiments et dans celle de leurs

engagements. Leurs décisions ne peuvent être que bonnes ou, en tout cas, elles sont celles qui doivent être prises.

Et puis, dans mon village, depuis toujours, on obéit à son père et on craint sa mère.

\*

Deux années après l'annonce, je devais avoir à peine neuf ans, quelque chose dans le journal attira l'attention de mon père. Il fumait une cigarette dans son fauteuil préféré, celui placé juste devant la télévision, quand je le vis se figer. Je jouais à ses pieds avec mon chat quand il laissa tomber son journal devant moi. Il se leva d'un bond et quitta la pièce.

Sur l'une des pages du journal, il y avait une photo. Un homme avec une épaisse moustache noire regardait fixement l'objectif et semblait narguer la terre entière.

9

Au-dessus de la photo, un titre en caractères gras : « L'Épervier s'est envolé ». Les sous-titres laissaient entendre que l'Épervier était le monsieur moustachu de la photo, et qu'il s'était enfui au nez et à la barbe de ses gardiens, apparemment aidé par des complices à l'intérieur de la prison.

Je ne compris pas grand-chose à ce qui était écrit, ni pourquoi mon père avait été si bouleversé, et si cela avait un lien avec le monsieur au nom d'oiseau. Je repoussai seulement le journal. Mon chat se rua sur les feuilles éparpillées et je roulai par terre avec lui.

## 2.

L'homme à qui je raconte mon histoire a l'air épuisé. Il me regarde sans comprendre où je veux en venir.

« Si vous pouviez éviter les digressions, ce serait plus commode », grogne-t-il.

Quand je termine enfin mon récit, je le regarde fixement dans les yeux.

— Alors, vous allez m'aider à le retrouver ?

— Qui ça ? L'oiseau ?

— Oui. L'oiseau.

Le commissaire n'en revient pas. Il se hâte de dire qu'il ne connaît pas l'Épervier, il n'en a même jamais entendu parler. Il ne connaît d'ailleurs aucun oiseau de son espèce.

Et pourquoi vouloir retrouver un homme qui n'est pas fréquentable, un bandit sûrement très dangereux ?

Il décale la chaise de son bureau pour m'examiner de la tête aux pieds : j'ai pourtant l'air respectable.

« Et puis rien ne prouve que l'Épervier soit votre futur mari », finit-il par lâcher.

Je souris. Le commissaire avait beau bâiller pendant que je lui racontais mon histoire, il m'avait tout de même écoutée.



J'emprunte alors le ton de voix qu'utilise ma mère quand elle n'admet aucune contestation, et affirme la tête haute :

« Je sais que c'est lui. »

Et je reprends mon récit.

\*

Quelques jours après le comportement étrange de mon père, ma mère déposa un cadre sur le buffet de la cuisine. Un cadre en argent avec des motifs ciselés tout autour. Un objet chic pour notre famille.

La photo de l'homme à la moustache avait été découpée du journal et encadrée. C'était la seule et unique photo que ma mère n'avait jamais exposée dans notre maison. Les autres, celles de ma petite enfance ou du mariage de mes parents, jaunissaient entre les pages de vieux albums en plastique.

J'étais fascinée par le visage à la moustache.

La photo dans le cadre avait beau être froissée, l'homme avec ses yeux de rapace ne nous quittait pas du regard lorsque nous étions dans la pièce. Il assistait à nos repas, il écoutait nos conversations, et je comprenais que mes parents n'avaient plus aucun secret pour lui.

Je le devinais très important pour trôner ainsi sur notre buffet, et surprenais même parfois ma mère en train de lui parler. Mais quand je demandais qui était ce monsieur en posant mon doigt sur le cadre argenté, elle me répondait invariablement en me bousculant : « Ne touche pas, Nina ! Tu vas salir. »

Ma mère avait pris l'habitude de parlementer avec l'homme à la moustache. Elle lui ordonnait de revenir fissa au village, que tout riche et tout puissant qu'il était il avait intérêt à se présenter à sa porte le moment venu pour honorer sa promesse. Il pouvait

bien s'être envolé de sa prison, nicher loin de leur village le temps de se faire oublier, elle, elle l'attendrait. Et les années qui passeraient ne lui feraient pas oublier leur serment.

Elle comprenait qu'il doive se cacher, le félicitait pour son évvasion, louait même son acte de bravoure, mais n'admettait pas que sa famille nous ait désertés.

Elle le chapitrait durement et quotidiennement, et j'ai toujours été persuadée que ma mère ne ferait qu'une bouchée de cet homme s'il lui désobéissait.

Si Desa ne semblait pas craindre l'homme à la photo, Algerk, lui, se montrait plus méfiant. Il restait distant et ne lui adressait jamais la parole. Il feignait surtout d'ignorer ses yeux qui le suivaient partout, de la cuisine au salon, du salon à la cuisine. Et les rares regards qu'il lui jetait étaient mêlés de reproches et d'inquiétude.

Avec le temps, dans le cadre en argent ciselé, le papier journal de mauvaise qualité finit par jaunir. Le visage de l'homme s'effaçait lentement pour ne laisser que la trace sombre de ses cheveux et une épaisse ligne grise à l'emplacement de sa moustache, au centre de la photo.

J'ai grandi sous les yeux de cet homme qui est devenu, au fur et à mesure des années qui passaient et de l'image qui s'estompait, un ami de la famille, un oncle lointain, l'ennemi juré de ma mère, puis une simple moustache.

Les voisines qui visitaient régulièrement Desa soupiraient bruyamment en passant devant la photo délavée. Elles plaignaient notre famille à l'intérieur de la maison, et se réjouissaient de notre mésaventure dès qu'elles avaient mis un pied au-dehors.

— Marier sa fille pour s'enrichir comporte des risques, ironisaient les visiteuses une fois franchi le seuil de la maison.

— La malheureuse Nina va leur rester sur les bras. Elle est pourtant jolie, la gamine, regrettaient les plus gentilles.

— Pas sûr qu'il revienne pour la petite, la famille est trop dans la gêne, rétorquaient les plus mauvaises.

Ma mère, qui entendait tout, enrageait et se précipitait pour fermer portes et fenêtres dans un grand vacarme.

Mon père, lui, ne disait rien et se montrait patient.

« Il va revenir, répétait-il. Une promesse est une promesse. Et la noce n'est de toute façon pas pour demain... »

C'est ainsi que je compris que l'Épervier et mon futur mari ne faisaient qu'un.

\*

<sup>14</sup> — D'accord, d'accord... Mais pourquoi voulez-vous le retrouver ?

— J'ai dix-huit ans. Dans deux ans, j'aurai donc vingt ans !  
Le commissaire est abasourdi.

— Vous voulez vraiment l'épouser ?

— Il le faut.

Dubitatif, il se passe la main dans les cheveux, puis il secoue la tête d'un air désolé. Cette affaire ne vaut rien et le commissaire a d'autres chats à fouetter. Pour me le dire, il prend un air décontracté.

— Bah, ne vous inquiétez pas, il reviendra très certainement à la date promise. Il se pointera à la porte de vos parents et vous pourrez épouser votre Épervier. Mais, quand même, il ne sera plus tout jeune...

— Et s'il ne revient pas ?

Un geste vague de la main.

Je répète encore une fois.

— S'il ne revient pas, que vais-je faire ?

— Eh bien, vous en épouserez un autre. Un plus honnête et un plus jeune, voilà tout ! s'agace le commissaire.

— Impossible !

— Alors, dites à votre mère de renoncer à ce projet.

— Impossible, je vous dis ! On ne peut défaire une promesse, et encore moins revenir dessus.

Le commissaire n'a pas l'air de comprendre.

Je lui rappelle alors que mes parents et l'Épervier sont engagés devant les yeux du monde. Je n'ai pas le choix. Je dois impérativement me marier dans deux ans avec cet homme. En dépend l'honneur de mon père, la santé de ma mère, et ma liberté en tant que fille et en tant que femme.

Mes mots amusent le commissaire.

Je relève le menton et répète que je suis la seule fille au village dont le sort est incertain. Une honte pour mes parents ! Les voisines avec leurs mines hypocrites rient trop fort de ma mère et la font souffrir de sa malchance. J'admets qu'elle aurait dû être plus modeste, éviter de parader quand elle a conclu les noces de sa fille comme quand on signe un contrat lucratif.

15

J'ajoute que Desa regrette amèrement ses bavardages depuis que le contact avec la famille de l'Entrepreneur a été rompu. Je le précise autant pour adoucir le portrait de ma mère auprès du commissaire que pour justifier ma requête.

Je lui raconte que les premiers temps, bien avant l'évasion, les frères et la mère de l'Épervier visitaient régulièrement notre famille. Ils venaient s'enquérir de la santé de « la petite fiancée » et apportaient des friandises. Leur voiture noire garée devant la maison faisait grande impression.

Ces jours-là, Algerk ouvrait largement les fenêtres de la cuisine pour que le village tout entier entende le bruit des bouchons qui s'échappaient des bouteilles. Alors les langues s'arrêtaient de remuer, et le village qui respectait l'Entrepreneur s'inclinait devant mon père.

Mais, après l'évasion, la voiture noire s'est faite de plus en plus rare, jusqu'à disparaître définitivement de notre cour. Et les envieuses commencèrent leurs persiflages.

Certaines dirent que l'Entrepreneur ne reviendrait pas parce qu'il s'était marié avec une actrice américaine.

D'autres affirmèrent que c'était avec la fille d'un autre grand entrepreneur, encore plus riche et plus dangereux que lui. Qu'il s'était marié avec une femme de sa trempe et de son sang, et qu'il fallait vraiment être naïf pour croire qu'il reviendrait épouser une malheureuse à peine jolie.

<sup>16</sup> Il y a quelques années de ça, les gens étaient indulgents. Ils étaient impressionnés par le contrat passé avec l'Entrepreneur et se fichaient pas mal que la petite fiancée ait juste sept ans. Ils saluaient et jalousaient la position privilégiée de notre famille, et ce surtout lorsque l'Entrepreneur quitta la région menotté entre deux policiers. Le futur mari était un escroc qui allait faire de la prison, c'était la preuve que l'homme était vraiment puissant.

Peu importaient les années à attendre mes vingt ans, les collègues d'usine de mon père et les derniers éleveurs de moutons calculaient déjà les retombées économiques de mes noces sur le village.

Ils planifiaient, excités, l'amélioration des routes, la réfection des bâtiments agricoles, et pourquoi pas un nouveau percolateur pour le café. Les voisins rêvaient d'une laverie automatique et d'un véritable salon de coiffure avec des casques chauffants et des produits américains pour permanentes.

Chacun y allait de ses envies, l'Entrepreneur paierait. Mes noces représentaient l'espoir d'une vie plus confortable et plus prospère, et tous se fichaient qu'il s'agisse de l'alliance d'un bandit et d'une fillette.

\*

Le commissaire m'écoute toujours, son corps désormais avachi au fond de son fauteuil.

Je poursuis et raconte le village de mes parents. Le premier juste après le brouillard de la plaine.

Petit et biscornu, avec sa place centrale carrée et bordée de vieux platanes. À l'ombre des arbres s'abritent les commerçants. Le boulanger, le boucher, la couturière, et le coiffeur qui cache une petite épicerie derrière son rideau de perles, avec des étagères recouvertes de produits alimentaires et de boîtes de conserve.

17

Pour le reste, les gens se fournissent les jours de marché sur la place centrale, deux fois par semaine. Les cuvettes en plastique empilées près des produits ménagers, les fruits et les légumes près de la lingerie féminine et du matériel agricole.

Un peu plus haut se trouve le lieu des prières. Fait de bric et de broc, il a été aménagé dans un ancien moulin abandonné. La pièce à moitié vide compte des chaises dépareillées, souvent cassées et apportées par les gens pour s'en débarrasser. Des encensoirs bouchés et vides d'encens, et une vieille relique constituée d'un seul os qui aurait appartenu au plus vieux berger de nos montagnes – à moins que ce ne soit à l'un de ses moutons. Les hommes du village qui ont des questions auxquelles les Anciens ne peuvent pas répondre vont directement interroger le vieux berger sur sa tombe. Sa canne plantée

dans la terre à côté de sa pierre répond selon son humeur. Les questions doivent être claires et précises. La canne bouge pour un *oui* et reste immobile pour un *non*. Le vieux dans sa tombe n'approfondit jamais plus.

Enfin, dans une petite niche creusée dans le mur se trouve notre *Coutumier*. Un livre rare et sacré auquel les hommes se réfèrent en cas de litiges, mais aussi pour des questions d'organisation sociale et familiale. Ce livre est le plus précieux du village. C'est lui qui dicte la loi. Il renferme nos mœurs, nos coutumes, nos traditions et toutes les règles qui se transmettaient avant lui à l'oral dans nos montagnes depuis des générations.

Impossible de savoir quel dieu ou quel messie abrite ce lieu des prières. Il n'est jamais fréquenté. Seuls les jeunes viennent y cacher leurs amourettes et leurs ivresses – les premières allant souvent de pair avec les dernières.

18 Le dernier représentant de Dieu envoyé par la ville – un prêtre ou un imam – a foutu le camp il y a des années, froissé par la froide indifférence du village. Il est parti en claquant la porte sous les regards insolents des gens. Du café, les hommes impassibles l'avaient observé se démener avec ses valises trop lourdes qu'il traînait péniblement derrière lui. Furibond, le représentant de je-ne-sais-quel-dieu s'était retourné vers eux et avait violemment jeté à leurs pieds le *Coutumier* du village, son unique rival. Les hommes n'avaient pas bronché. L'un d'entre eux s'était juste levé pour ramasser le livre et était retourné s'asseoir auprès de ses compères. Le représentant avait quitté le village hagard et outragé, et les vieux avaient craché de concert dans la poussière : « Bon débarras ! »

J'explique au commissaire que dans nos montagnes on se réfère à notre droit coutumier ou à nos Anciens. Certainement

pas à un homme qui vient de la ville, envoyé par je-ne-sais-qui. Et je hausse les épaules pour pointer l'absurdité de la situation.

Et puis il y a le café. Le lieu le plus important du village. Il est tenu par la même famille depuis des générations, et se transmet de père en fils. Pas de femme derrière le comptoir, pas une femme dans la salle. Les hommes, depuis leurs tables bien alignées sur la terrasse, observent les mouvements du village, et ce toute la journée. Ils regardent et ils commentent.

Le café est l'endroit où tout se raconte, le vrai comme le faux. Et le faux plus souvent que le vrai. Et si les femmes y sont absentes, les hommes leur gardent une place de choix en répétant ce qu'elles murmurent nuit et jour à leurs oreilles. Leur parole y est donc largement représentée.

Je reprends mon souffle.

« Vous n'imaginez pas ce que peut raconter un village qui a perdu ses illusions. Tout ça parce que la famille de l'Entrepreneur a déserté notre ferme. »

19

Le commissaire hoche la tête : non, il ne sait pas.

« Les hommes déçus et les femmes aigries deviennent féroces. Chaque regard est un reproche, chaque geste est une insulte. Même les chiens, par mimétisme, vous regardent de travers. »

Le commissaire se redresse dans son fauteuil. Il ne connaît que la ville et ne s'aventure jamais vers les sommets. Il dit qu'il a le vertige et que les routes de montagne lui donnent mal au cœur.

« Que les habitants vous en veuillent, c'est bien normal. On ne fait pas des promesses en l'air », hasarde-t-il.

Malgré le reproche, il me dévisage avec douceur. Je lui confie alors que ma mère est morte pour le village. Exclue



socialement. Mon père, qui est moins fier, côtoie toujours ses collègues de travail. Les hommes entre eux sont moins cruels. Mais tant que l'Entrepreneur ou sa famille ne montrera pas de signe de vie et ne rassurera pas le village sur notre mariage, il n'y aura plus de place pour eux sur les sommets.

— Pourquoi ne restez-vous pas en ville ? demande le commissaire d'une voix lasse.

— Le lycée est terminé et je dois rentrer. Je pars demain pour la ferme. Mais tant que cette histoire ne sera pas réglée, je ne pourrai pas avancer.

— Mais depuis combien de temps recherchez-vous cet homme ?

J'avoue que je viens de le décider. C'est peut-être récent mais c'est maintenant la chose la plus importante à faire pour moi, et plus rien ne compte à part ça.

20

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que l'homme ne viendra pas dans deux ans comme il l'a promis ?

— Rien. Mais sa famille ne vient plus nous visiter depuis longtemps. Bientôt dix ans que nous ne l'avons pas vue. Ni les frères ni la mère. Je préfère prendre les devants et aller le chercher moi-même.

Le commissaire incline la tête sur le côté. Il ne comprend rien à cette histoire. Mais parce que j'ai l'air déterminée, il essaiera quand même de m'aider.

Il est néanmoins embêté : il ne sait pas où chercher. L'affaire de l'Épervier n'est pas récente et il n'était pas en poste quand l'Entrepreneur a été arrêté.

Qui sait où il se cache désormais ? Après toutes ces années...

Le commissaire est malgré tout perplexe : « Quelle idée de courir après un oiseau ! »

### 3.

L'autocar qui me ramène au village soulève tellement de poussière que les maisons disparaissent sur son passage. Je ne reconnais le paysage que lorsqu'il s'arrête devant la ferme de mon père, la première à l'entrée du village.

La ferme n'est pas belle. Elle le fût du temps des moutons, mais elle a perdu son âme le jour où mon père a troqué son costume de paysan pour celui d'ouvrier.

21

La bergerie a été reconvertie en garage depuis qu'Algerk travaille à la cimenterie et qu'il bricole des moteurs pour arrondir ses fins de mois. Le champ d'à côté a été transformé en décharge, et la tôle froissée éparpillée des voitures remplace les moutons. Du jour au lendemain, le bruit des métaux a remplacé le bêlement des bêtes, et l'odeur de cambouis et de rouille celle du foin et de la laine.

À mon arrivée, les voisines sont là. Elles ont les bras chargés et leurs cabas gonflés d'un jour de marché.

Elles m'observent en silence descendre du bus et perçoivent mon hésitation. Elles savent que je reviens de la ville où j'ai terminé ma scolarité. Pas une d'entre elles n'est allée au lycée. Cela me vaut un petit sourire amical. Elles me reconnaissent au moins ça : je ne suis pas si bête.

Je ne suis pas revenue au village depuis que j'ai été envoyée à la ville il y a trois ans de ça. Je ressens une émotion particulière en m'approchant de la ferme. Je m'arrête au niveau du grand portail et regarde l'ensemble. Je cherche ce qui a changé pendant mon absence.

Je m'étonne d'éprouver du plaisir à retrouver cet endroit familier, alors que je sais que je n'y suis plus la bienvenue.

Mon chat se précipite vers moi pour m'accueillir et se frotte contre mes jambes. Je l'attrape en riant, heureuse de le retrouver. Il est vieux et devenu gros à force de dormir. Je colle mon nez contre son poil pour respirer son odeur, et le serre contre moi pour puiser à son contact la force d'avancer.

22 Je pousse enfin la porte d'entrée, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil inquiet à la façade de la maison, mon chat serré sur ma poitrine comme un bouclier contre mon corps. La maison est silencieuse et sent le renfermé. La cuisine et le salon sont déserts.

Le cadre en argent ciselé est toujours posé sur le buffet, mais il n'y a plus aucune trace de la moustache sur la photo. Le portrait de l'homme s'est envolé et le cadre abrite désormais un bout de papier grisâtre ayant perdu tout intérêt.

Le pas de mon père dans l'escalier annonce son arrivée. Algerk pénètre dans le couloir et se dirige vers moi. Arrivé à ma hauteur, il pose sa main sur mon épaule qu'il serre un peu.

« Ne fais pas de bruit, ta mère se repose », me dit-il seulement.

Sans plus s'attarder, il va dans la cuisine se servir un verre d'eau au robinet.

Je dépose mon chat sur le buffet.

— Elle est malade ?

Mon père lave son verre, l'essuie et le range dans le placard.

— Elle est fatiguée. Ne fais pas de bruit, finit-il par dire.

Puis il sort de la maison en s'excusant :

« J'ai à faire, un moteur... »

Je reste immobile à regarder la porte d'entrée qui vient de se refermer. Mon père n'a pas souhaité m'accueillir. Pas un mot sur le lycée, sur mon diplôme réussi avec mention, sur ce qu'a été ma vie à l'internat. Cela fait trois ans que je n'ai pas vu mes parents. Trois ans que je ne suis pas rentrée parce que ma mère ne le voulait pas.

La froideur de mon père et le silence de la maison me donnent envie de fuir. Par réflexe, j'attrape mon chat et l'em-mène avec moi à l'étage. Je retrouve ma chambre avec mes jouets d'enfant et mon lit décoré du même couvre-lit violet assorti au tapis. Rien n'a changé, rien n'a été déplacé. La maison tout entière s'est figée dans l'attente de la concrétisation de la promesse, et se réveillera dans deux ans, peut-être, si l'homme vient frapper à notre porte. Pas avant.

23

Je n'ose pas aller voir ma mère qui se repose dans sa chambre, juste à côté de la mienne. Je voudrais pourtant lui dire que les voisines m'ont souri. Au lieu de ça, je passe mon après-midi étendue sur mon lit, à guetter un bruit ou un mouvement autour de moi qui pourrait me reconforter. Mais il n'y a que le silence. Je finis par m'endormir contre mon chat.

Je me réveille lorsque mon père fait claquer la porte du bas. L'oreille tendue, j'entends ses pas traînants dans le couloir, puis dans la cuisine. Le bruit de la vaisselle qu'il sort du placard, l'eau qui coule du robinet et qui remplit le verre. J'imagine ses gestes. Son corps qui se penche au-dessus de

l'évier pour se décroasser de la poussière, ses mains qui frottent son visage, son cou, le derrière de ses oreilles, puis le torchon suspendu au clou qu'il attrape et qu'il laisse traîner sur le rebord de l'évier.

J'écoute le souffle retenu et pesant de la maison.

De l'autre côté du mur, ma mère reste muette. Elle sait pourtant que je suis de retour.

Réveillé, mon chat s'étire et saute au bas de mon lit pour faire sa toilette. Puis il se poste devant la porte de ma chambre pour me signifier qu'il veut sortir. Je reste un instant à le regarder, mais il miaule en me fixant de ses grands yeux : « *Qu'attends-tu ? Il faudra bien que tu sortes de là à un moment ou à un autre !* »

Je me lève, ouvre la porte, et d'un pas lourd je descends l'escalier. Je trouve mon père dans la cuisine en train d'éplucher des légumes. Je tire une chaise et m'installe en face de lui.

— Papa, pourquoi maman est-elle encore dans sa chambre ?

Au lieu de me répondre, mon père repousse son tas de légumes vers moi et me tend l'économe.

— Rends-toi utile, Nina.

— Je pourrai aller la voir ?

— Plus tard. Elle est fatiguée.

Je l'aide à éplucher les légumes sans prononcer un mot. Une fois terminé, je les plonge dans une grande casserole d'eau salée pour en faire un potage. Je nettoie ensuite la table et, en gardant le chiffon serré entre mes mains, j'avoue tristement à mon père que je ne m'attendais pas à cet accueil. Pas après trois ans d'absence.

« La maison semble morte... »

Mon père est épuisé. Il se lève en soupirant et pose sa main sur mon épaule comme il le fait depuis que je suis petite. C'est

son geste avec moi. Il ne me parle pas, ou très peu, mais quand il pose sa main sur mon épaule, il me dit sa tendresse et son soutien. Il ne voit pas que j'ai grandi, et ignore que ce geste silencieux ne me suffit plus.

Je me dégage doucement et raconte le sourire des voisines lors de ma descente du car.

— C'est bien, non ?

Mon père hausse les épaules.

— Je ne sais pas, ma fille.

— Tu sais, rien ne dit qu'il ne viendra pas. Je n'ai pas encore vingt ans.

Mais mon père n'y croit plus. Trop d'années ont passé. L'alliance ne sera pas tenue, il en est convaincu. Peu importe les combines malhonnêtes de l'homme à la moustache, son crime le plus grave sera de ne pas avoir honoré sa promesse. Cet homme n'a aucune parole et aucun honneur.

25

« L'Entrepreneur est véritablement un escroc », admet-il cette fois sans fierté.

Nous dînons tous les deux en silence. Murés dans nos pensées et nos prières qui tournent inévitablement autour de l'Entrepreneur.

Un léger grincement venant du plafond nous fait lever la tête.

— Elle est réveillée ! m'écrié-je.

— D'accord, allons-y.

Je monte les escaliers dans les pas de mon père. Et malgré l'impatience de revoir ma mère, je me raidis lorsqu'il ouvre la porte de sa chambre. Il fait sombre à l'intérieur, elle a fermé les volets, les fenêtres sont closes, et une forte odeur de renfermé imprègne la pièce.

Mon père entre et allume la petite lampe de chevet. Il s'assied au bord du lit, contre le corps de sa femme, et l'embrasse sur le front.

— Nina est rentrée, lui murmure-t-il avec tendresse en me désignant d'un geste.

Restée sur le seuil de la chambre, je m'approche pour l'embrasser à mon tour.

— Bonjour, Maman.

Mais le regard glacial de ma mère sur moi me fait aussitôt reculer. Je parviens à peine à articuler :

— Papa dit que tu es fatiguée.

— Je suis souffrante, me rabroue-t-elle en se relevant sur ses oreillers.

Puis, sans un regard pour moi, elle commande qu'on lui apporte de quoi manger. Elle a faim.

26 Mon père se retourne vers moi, et je comprends que je dois m'en occuper.

Je retourne dans la cuisine. Sur un plateau, je dispose un bol de soupe, un morceau de pain, et j'ajoute la dernière pomme que je trouve dans la corbeille de fruits.

Que puis-je dire à ma mère pour qu'elle sorte de son lit ? Bien sûr, je peux lui confier que je suis sur la piste de l'Entrepreneur grâce à un gentil commissaire, tout ça pour qu'elle ne soit plus à la merci des commères.

Je peux aussi lui dire que les voisins m'ont souri.

Je me persuade que ma mère comprendra que je suis de son côté, et qu'il n'y a aucune raison pour qu'elle me tienne responsable de la situation. En fin de compte, je suis la principale victime de cette histoire puisque rien ne garantit que je serai bientôt mariée et tirée d'affaire. Mes pensées se bousculent dans ma tête lorsque je remonte l'escalier. Mais, en

poussant la porte de la chambre, l'odeur fétide me surprend de nouveau et m'écoeure. Tout me rebute dans cette pièce, l'odeur, l'obscurité, et jusqu'au corps amaigri de ma mère alitée. Je préfère me taire.

Je dépose délicatement le plateau sur la couverture qui recouvre ses jambes, et reste plantée à côté du lit les bras croisés sur la poitrine.

Ma mère en profite pour m'examiner de la tête aux pieds.  
« T'as l'air maigre », dit-elle d'un ton âcre.

Je murmure que je n'ai manqué de rien à l'internat, et recule pour me placer le plus loin possible d'elle, derrière le bois de son lit.

Penché sur sa femme, mon père lui parle avec douceur. Je le regarde lui caresser les cheveux et lui murmurer des mots tendres. Il lui recommande de se lever, il lui dit qu'elle irait mieux si elle prenait un peu l'air.

27

Desa grimace. Elle ne sait pas. Peut-être. Demain. Un autre jour. Elle verra.

Puis elle attrape son bol de soupe, et nous la regardons manger en silence. Son bol terminé, elle le pose sur le plateau qu'elle repousse d'une main blanche. Elle n'a déjà plus faim.

— Tu comptes rester ? me demande-t-elle soudain.

Je ne comprends pas.

— Quoi ?

— Tu comptes rester ? À la maison. Avec nous.

— Mais où veux-tu que j'aille ?

Désarçonnée, je me tourne vers mon père, mais il ne me regarde pas. Au lieu de ça, il observe les doigts de sa femme qui tirent nerveusement le bout de son drap comme si c'était la chose la plus captivante au monde.

— Alors ? s'impatiente ma mère.



Ne sachant quoi répondre, je bredouille que le lycée est terminé. Et, d'une petite voix, je lui annonce que j'ai obtenu mon diplôme avec le vague espoir qu'elle soit un peu fière de moi.

Fallait-il être bête ! Ma mère à moitié analphabète se fiche bien de mes résultats. Alors j'ajoute que je suis en vacances. Je ne suis pas encore inscrite pour des études supérieures mais je compte bien continuer. Mes professeurs m'y encouragent. Mais ce ne sera pas avant septembre et, d'ici là...

Je croise le regard mauvais de ma mère et murmure piteusement en regardant mes pieds :

— Avec mention. Le diplôme...

— Ton retour au village inquiète beaucoup ta mère, intervient mon père pour me faire taire.

Desa continue de triturer le bout de son drap comme si elle voulait le déchirer.

28

— Tu comptes rester jusqu'à quand ? insiste-t-elle.

Sa voix trop aiguë me saisit.

— Je ne sais pas...

Je me tourne encore une fois vers mon père dans l'espoir d'y trouver un peu d'aide. À la place de quoi, j'entends cet ordre qui me bouleverse :

— Sors de cette chambre, tu épuises ta mère.

Je reste un moment interdite, le temps de saisir l'injonction brutale de mon père. Puis je lui obéis et me réfugie dans la cuisine.

Là, j'attrape la casserole et trempe mes doigts dans le potage avant de les lécher, un à un, méticuleusement. Je n'ai pas faim, mais je m'installe quand même à table pour finir les restes de notre repas. Et tout en léchant consciencieusement le potage qui coule le long de ma main, je me promets de ne pas pleurer.

Je me demande où se situe le point de non-retour qui fait que l'on se fiche de tout, et plus encore de ceux qui nous font souffrir. À quel moment se sent-on complètement détaché de ce qui nous arrive ? L'insensibilité que j'éprouve parfois me laisse penser que je n'en suis pas loin. Je ne souffre pas. Je me détache, je m'envole, et cette désertion me fait l'effet d'une anesthésie chaude et rassurante qui pénètre mon corps tout entier. Comme j'aimerais parfois rester dans cet état cotonneux... cet état qui me permet de me lécher les doigts recouverts de potage et d'en apprécier le goût. Ainsi, je ne crains pas d'entendre les mots durs parce que je sais que je n'en mourrai pas.

Cela faisait trois ans que je n'avais pas vu ma mère. Trois ans que je n'avais pas enduré son regard. Les années ont passé, mais Desa a gardé le même ton acerbe, la même haine à mon égard et la même insatisfaction. Et je pense amèrement qu'il n'y a pas de raison pour que cela change. 29

Quant à mon père, que puis-je en dire, sinon que la lâcheté est beaucoup moins digeste que la méchanceté ?

La cuisine est plongée dans l'obscurité mais je n'allume pas le plafonnier. Dans cette maison, je préfère depuis longtemps rester invisible.

Ma chambre à l'internat avec ses murs recouverts des photos de mes camarades de lycée me semble soudain irréaliste, et je me demande l'espace d'un instant si j'y ai vraiment vécu.